

La langue entre symboles et signes : le cas serbo croate

Dubravko ŠKILJAN
Université de Zagreb, Croatie

1. POINTS DE DÉPART

1.1. DÉFINITIONS PRÉLIMINAIRES

Quand on veut examiner comment le langage humain exerce une action dans son contexte social, l'unité d'observation la plus simple et — dans un certain sens — la plus «naturelle» est la communauté linguistique. La *communauté linguistique* peut être définie comme l'ensemble de tous les locuteurs qui parlent un idiome commun (et qui se rendent compte de l'identité de cet idiome), quelle que soit la manière dont ils l'ont appris. Cela signifie que chaque communauté linguistique se divise en deux parties, l'une *primaire*, qui englobe les locuteurs natifs de l'idiome observé, et l'autre *secondaire*, dont les membres ont appris cet idiome plus tard, après l'acquisition de leur idiome maternel. La communauté linguistique s'organise donc autour de n'importe quel idiome (vernaculaire, patois, dialecte, sociolecte), mais le plus souvent, du moins dans les sociétés modernes, c'est la langue qui détermine une telle communauté¹.

Comme chaque homme parle une certaine langue (ou parfois plusieurs langues), il appartient au moins à une communauté linguistique

¹ On négligera ici intentionnellement le fait que la frontière entre les différentes espèces d'idiomes (et particulièrement entre langue et dialecte) n'est pas toujours nettement définie, du point de vue de la linguistique.

primaire. Parmi les nombreux domaines dans lesquels une communauté linguistique se constitue et exerce une influence active sur ses membres, nous n'en séparerons que deux, qui semblent être les plus importants : ce sont les dimensions où le langage détermine respectivement l'espace symbolique et l'espace communicatif de la communauté. Dans *l'espace symbolique* la langue se manifeste comme une expression symbolique de l'unité et des relations cohésives qui lient les membres d'une communauté linguistique, c'est-à-dire les locuteurs d'une langue. Ce pouvoir symbolique langagier agit d'habitude avec une plus grande force dans la partie primaire de la communauté qu'en sa partie secondaire, mais il n'est pas rare que la partie secondaire, elle aussi, en subisse une influence considérable et, parfois même, participe activement à la constitution de la dimension symbolique d'une langue quelconque².

L'espace communicatif est déterminé par la langue considérée comme moyen de communication : il englobe tous les locuteurs qui peuvent échanger des messages exprimés dans une langue et qui les comprennent; cet espace est aussi plus «dense» en communauté primaire. Les deux espaces se trouvent en interactions incessantes, mais leurs extensions peuvent ne pas correspondre (et le plus souvent ne correspondent pas) l'une à l'autre : la force symbolique agit quelquefois même sur ceux qui ne parlent plus la langue en question³; et ceux qui ne participent point à l'espace symbolique d'une langue peuvent en faire usage dans leur communication⁴.

Les relations entre les espaces symboliques et les espaces communicatifs dans les communautés linguistiques ont subi une transformation profonde au moment où apparurent les nations modernes. Il est certainement trivial de souligner le fait qu'on ne peut pas définir la notion de *nation* d'une manière qui satisferait tous les abords possibles : aussi, nous accepterons une définition simple et presque «lexicographique», d'après laquelle «nation» est une communauté humaine dont les membres, le plus souvent

2 Cette influence était observable presque toujours en cas de présence d'une langue colonisatrice au territoire colonisé, et le mouvement de la négritude, par exemple, a enrichi sans aucun doute l'espace symbolique francophone.

3 C'est le cas, par exemple, de la communauté linguistique irlandaise qui est plutôt symbolique que réellement communicative.

4 L'usage universel de l'anglais par des locuteurs «secondaires» y est, peut-être, paradigmatique.

situés sur un même territoire, partagent — plus ou moins sciemment — les mêmes traditions, la même culture, la même histoire⁵. Évidemment, nous ne croyons pas que le facteur linguistique soit décisif pour une définition de la nation; mais nous pensons bien que la nation, étant une communauté symbolique et n'ayant pas de symboles propres originaires, avait emprunté à la communauté linguistique, comme un symbole approprié, la langue, laquelle avait une apparence «naturelle» (et la nation vise souvent à se présenter comme une communauté naturelle, dont les participants sont liés par une relation de consanguinité primordiale), un territoire délimité (quand on parle de communauté linguistique primaire) et une histoire qui, au moment de sa naissance, manquait à la nation⁶. En empruntant la langue, la nation en prenait en même temps les espaces symbolique et communicatif et adaptait ces espaces mêmes et leurs interactions à ses propres besoins.

Cette transformation était (et l'est encore parfois) un processus complexe, et nous essayerons de la présenter partiellement en prenant en considération un exemple dont l'actualité s'avère aujourd'hui avec une vigueur accentuée : le cas serbo-croate.

1.2. UN APERÇU SYNCHRONIQUE

Dans la littérature linguistique, la langue parlée par les Serbes et les Croates est appelée habituellement «langue serbo-croate»⁷. Elle appartient, avec le slovène, le macédonien et le bulgare, au groupe méridional des langues slaves. Sa communauté linguistique primaire comprend environ 18 millions de locuteurs natifs (pour la plupart Serbes, 8,5-9 millions, puis Croates, 4,5-5 millions, ensuite Musulmans ou Bosniaques, 1,8-2 millions, et, enfin, Monténégrins, 0,6 millions), qui habitent surtout la

⁵On verra plus tard que notre compréhension de nation est proche (sans y être identique) des attitudes d'Anderson (1990). Une vue très intéressante sur le moment de naissance des nations modernes en Europe se trouve chez Burke (1978).

⁶Sur le problème des relations entre la communauté linguistique et la nation, voir Škiljan (à paraître).

⁷Dans la littérature croate et serbe le serbo-croate a aussi d'autres noms : le croato-serbe, le croate et serbe, le croate ou serbe, le croate, le serbe. On parlera plus tard des nominations actuelles.

Croatie, la Bosnie-Herzégovine et la République fédérale de Yougoslavie (c'est-à-dire, la Serbie et le Monténégro) : dans ces pays, la langue, sous des noms différents, a le statut de langue officielle; les minorités linguistiques se trouvent en États voisins — en Slovénie (minorités croate, serbe et bosniaque), en Macédoine (minorité serbe), en Italie et en Autriche (minorité croate), en Hongrie et en Roumanie (minorités croate et serbe) et en Albanie (minorité monténégrine) — avec des droits langagiers très différents; il y a aussi un important nombre de locuteurs émigrés, qui sont dispersés partout.

En ex-Yougoslavie le serbo-croate était une des langues officielles de la Fédération et de quatre (parmi six) républiques constitutives (la Croatie, la Bosnie-Herzégovine, la Serbie et le Monténégro); or, puisqu'il était langue majoritaire, il fonctionnait comme *lingua communis* dans la plupart des communications parmi les membres des différentes communautés linguistiques en ex-Yougoslavie⁸. La langue standard y avait quatre variantes, mais leurs différences respectives n'avaient pas une influence décisive sur la compréhension réciproque. L'étendue de ces variantes en usage officiel dans la communication publique était en principe limitée par les territoires des quatre républiques respectivement; cependant, dans la perception des membres de la communauté linguistique elles étaient (la variante bosniaque exceptée) tout d'abord une expression symbolique des nations, avec une bipolarisation accentuée entre variantes croate et serbe. Aujourd'hui les quatre variantes tendent, plus ou moins intensivement, à se présenter (par les politiques langagières) et à être conçues (dans la perception des locuteurs) comme des langues bien distinctes.

La langue comporte trois dialectes principaux : *štokavien*, *kajkavien* et *čakavien*⁹, mais toutes les quatre variantes standardisées se fondent sur le dialecte *štokavien*. Si on observe la manifestation de la vieille voyelle slave, *jat'* (ě), en serbo-croate, on peut distinguer trois parlers — *jékavien*, *ékavien* et *ikavien* : en *štokavien* et *čakavien* apparaissent tous les trois, et le *kajkavien* n'est caractérisé que par les deux premiers. La langue standard a les formes jékaviennes dans les variantes croate, bosniaque et monténé-

⁸La situation linguistique et la politique langagière en ex-Yougoslavie sont décrites en détail dans Škiljan (1988, 63 *sqq.*) et Bugarski (1992).

⁹Les relations dialectales sont décrites, par exemple, dans Brozović, Bivić (1988, 54 *sqq.*).

grine et les formes ékaviennes dans la variante serbe, les autres distinctions entre les variantes étant pour la plupart de nature lexicale et, dans un moindre degré, de nature syntaxique, phonologique ou morphologique.

Aujourd'hui il y a deux réalisations graphiques du serbo-croate : une en alphabet latin, employée plus ou moins partout, et une autre, en alphabet cyrillique, dont on fait usage tout d'abord en Serbie, au Monténégro et, partiellement, en Bosnie-Herzégovine. Cette différence, historiquement liée avec la répartition confessionnelle entre catholiques et orthodoxes, est perçue, elle aussi, au niveau symbolique comme une distinction nationale entre les Croates et les Serbes.

1.3. UN APERÇU DIACHRONIQUE

Au sixième siècle, au cours de la migration des peuples, une branche des Slaves, les Slaves méridionaux, apparut, avec les Avars, aux frontières Nord de l'Empire byzantin; au commencement du septième siècle, ils pénétrèrent dans les Balkans jusqu'à Constantinople et s'établirent dans une vaste région entre le Danube et la Mer Adriatique, et entre les Alpes et Thessalonique. La partie centrale était occupée par deux tribus, les Croates et les Serbes, qui étaient les seuls à avoir apporté leurs noms du pays d'origine.

Établis au début hors des villes et entourés par des Byzantins d'un côté et par des Francs de l'autre, les Slaves méridionaux constituent leurs premiers États (souvent dépendants et en rapports de vassalité) pendant le huitième et le neuvième siècle; en même temps, ceux qui se sont établis à l'Ouest, les Croates y compris, acceptent le christianisme venu des pays francs. Mais, c'est au neuvième siècle que Cyrille et Méthode, durant leur apostolat, traduisirent la Bible en langue slave, en créant un alphabet approprié dit glagolitique; au début du dixième siècle un de leurs disciples (peut-être Clément) inventa, sur le modèle de l'alphabet grec, l'écriture cyrillique. Puisque le christianisme se propageait sur ce territoire à partir de deux centres, Rome et Constantinople, la frontière entre l'Empire romain d'Occident et celui d'Orient fut renouvelée en tant que frontière religieuse et divisa l'ethnie slave aux Balkans en deux parties, qui appartiendront à des cultures différentes.

La migration des Hongrois, vers la fin du neuvième siècle, sépara les Slaves méridionaux des autres Slaves et limita définitivement leur terri-

toire au nord par le Drave et le Danube. Lorsque l'Empire carolingien consolida ses frontières de l'Est, qui englobaient les Slovènes, les autres peuples slaves des Balkans se sont trouvés dans la région à laquelle aspiraient les Byzantins et les Hongrois : cette position intermédiaire permettait aussi aux tribus slaves de constituer, de temps en temps, des formations politiques partiellement ou entièrement indépendantes. Ainsi les Croates pannoniens et dalmates, au dixième siècle déjà, réunis sous l'autorité du roi Tomislav ont eu leur propre État, mais en 1102 ils ont reconnu le roi de Hongrie comme roi de Croatie, en gardant un certain degré d'autonomie. L'État serbe, émancipé de la tutelle byzantine, vit sa première apogée sous Étienne Nemanja, au douzième siècle, quand fut créée aussi une Église serbe autocéphale.

La situation resta semblable durant les deux siècles suivants, sauf qu'une nouvelle puissance apparut sur la côte adriatique : c'était Venise. Les seigneurs croates ont été parfois de réels souverains de territoires considérables, et le déclin de l'Empire byzantin donna aux Serbes la possibilité d'organiser un État puissant sous le tzar Dušan. Après sa mort, en 1355, la dissolution de l'État serbe eut pour conséquence l'ascension temporaire d'un État situé au milieu même du territoire de la communauté linguistique serbo-croate : l'État bosniaque. En même temps se constitua, au bord de la Mer Adriatique, la petite République de Dubrovnik, dont l'influence économique et culturelle sera très importante durant trois siècles.

Un changement radical des relations géopolitiques provoque, aux 15ème et 16ème siècles, les conquêtes ottomanes ayant pour conséquences les grandes migrations ethniques vers l'Ouest et le Nord et le fait qu'en 1600 le territoire serbo-croate est divisé entre l'Empire ottoman (qui possédait les pays actuels de la Serbie — à l'exception de la Vojvodine — de la Bosnie-Herzégovine et du Monténégro), Venise (à laquelle appartenaient l'Istrie et la Dalmatie) et l'Empire des Habsbourg (qui, depuis 1526, englobait la Hongrie, avec la Croatie centrale, la Slavonie, la Vojvodine et la côte adriatique du Nord). Une partie de la Croatie était organisée par les Habsbourg comme confins militaires pour protéger la frontière contre les Turcs : ces confins, la Krajina, ont été peuplés pour la plupart par des migrations serbes; une autre destination importante des migrations serbes était la Vojvodine. Le seul territoire resté indépendant était celui de la République de Dubrovnik.

Une autre conséquence des conquêtes ottomanes fut l'islamisation partielle des chrétiens slaves sous le gouvernement turc, surtout en Bosnie : cette différenciation confessionnelle deviendra le noyau d'apparition d'une nouvelle ethnie, l'ethnie bosniaque, qui ne sera officiellement reconnue, en tant qu'option nationale (sous le nom de nation musulmane) qu'en Yougoslavie, après la Seconde Guerre mondiale. Enfin, les habitants du Monténégro, qui ont été traditionnellement perçus comme un corps séparé dans le cadre ethnique et politique serbe sous la domination ottomane, ont conquis au dix-huitième siècle l'autonomie politique qui stimula un fort sentiment de l'autonomie nationale monténégrine.

Au commencement du siècle suivant, les guerres de Napoléon firent disparaître les Républiques de Venise et de Dubrovnik, et, après la chute du gouvernement français, l'Istrie et toute la Dalmatie passèrent sous la domination autrichienne. Les deux révoltes des Serbes contre les Turcs marquèrent le début du déclin définitif de l'Empire ottoman aux Balkans : la Serbie devint autonome en 1833, le Monténégro en 1860, et tous deux furent reconnus États indépendants en 1878, la même année où l'Autriche-Hongrie occupa la Bosnie-Herzégovine. Lorsque l'Autriche-Hongrie, à la fin de la Première Guerre mondiale, se désintégra, la communauté linguistique serbo-croate se trouva réunie, avec les Slovènes et les Macédoniens, en Yougoslavie, à l'exclusion de la région de l'Istrie, qui n'en fit partie qu'après 1945. Le résultat de la dissolution de la Yougoslavie en 1990 fut la constitution de nouveaux États (la Slovénie, la Croatie, la Bosnie-Herzégovine, la Macédoine et la République fédérale de Yougoslavie) et la guerre qui dure encore¹⁰.

Pendant des siècles, donc, la communauté linguistique serbo-croate était morcelée par des frontières politiques, économiques et culturelles, et la conséquence en était un partage des domaines communicatif et symbolique, qui ont été soumis à des processus d'intégration et de désintégration incessants. La langue y était sous l'influence des «grandes» langues de communication publique et des cultures dont les communautés linguistiques entouraient les locuteurs du serbo-croate : c'étaient le grec, le latin,

¹⁰Un aperçu historique, qui me semble indispensable pour la compréhension des relations entre les nations et les langues dans le cadre de la communauté linguistique serbo-croate, en forme plus détaillée, est donné, par exemple, dans *Atlas* (1987, 298 *sqq.*).

l'allemand, l'italien, le turc (avec l'arabe), le hongrois. Malgré cela, les locuteurs du serbe ou croate employaient leur langue en diverses formes de communication publique, et dans leur communication privée le serbo-croate était sans aucun doute l'idiome le plus fréquemment utilisé.

Si dans les premiers siècles de son séjour dans les Balkans, la communauté linguistique serbo-croate ne pouvait participer à une communication écrite (très rarement, d'ailleurs) qu'en latin ou en grec, la mission des saints frères de Thessalonique, leur transformation d'un dialecte slave du sud en idiome littéraire, et l'apparition des écritures appropriées à la phonologie slave, tout cela changea complètement la situation en ce qui concernait la communication publique. La langue de la traduction de la Bible et de la christianisation, le vieux-slave, est devenue langue de la liturgie (avec des «versions» nationales, dont une croate et une serbe aussi) et, en même temps, comme elle était une langue écrite suprarégionale, elle rendit possible l'usage des idiomes locaux en forme écrite, d'abord glagolitique puis cyrillique.

Les témoignages les plus anciens de l'usage de l'idiome propre dans la communication publique chez les Croates datent du 12^{ème} siècle déjà, et ce sont pour la plupart les documents juridiques et politiques, écrits en écriture glagolitique ou cyrillique. La prédominance de ces écritures durera jusqu'au 15^{ème} siècle, où elle seront remplacées par l'alphabet latin. La littérature médiévale croate était caractérisée par une langue très proche des vernaculaires parlés, une influence relativement faible du vieux-slave et une base čakavienne. Les Serbes (dont l'Église Orthodoxe joua un rôle décisif dans la constitution politique et nationale et employa longtemps le vieux-slave en tant que langue unique de la liturgie) utilisaient cet idiome, dans une version nettement différenciée, en communication publique et même en littérature pendant tout le Moyen âge, bien que certains textes (le *Code* du tsar Dušan du 14^{ème} siècle, par exemple) fussent rédigés en une langue proche du parler quotidien. La version serbe du vieux-slave, sous l'influence du vernaculaire parlé, se transforma en un idiome spécifique, employé seulement sous forme écrite (cyrillique), connu sous le nom du *serboslave*, qui était l'instrument presque unique de l'expression littéraire serbe jusqu'au 18^{ème} siècle.

À partir du 15^{ème} siècle, la langue croate se retira de l'usage officiel et administratif devant le latin, l'italien, le hongrois ou l'allemand, mais s'accrut dans la littérature, qui était marquée — en particulier aux 16^{ème}

et 17ème siècles — par un régionalisme accentué, dont l'expression linguistique était la différenciation dialectale : les littératures čakavienne et štokavienne d'abord, et la littérature kajkavienne un peu plus tard, se développèrent chacune à part, mais en même temps en interactions incessantes. Si ces littératures ont eu souvent un caractère élitaire, le mouvement de la Contre-Réforme catholique au 17ème siècle répandit une littérature simple et populaire štokavienne dans une vaste région, depuis la côte adriatique jusqu'au nord de la Croatie. Au même siècle, les Musulmans de la Bosnie commencèrent à produire une littérature autochtone en leur propre idiome, mais écrite dans une forme de l'écriture arabe appropriée au système phonologique serbo-croate.

Au 18ème, en Croatie, la littérature čakavienne avait à peu près disparu : la littérature kajkavienne était limitée au domaine du dialecte kajkavien au nord-ouest du pays, et le štokavien prédominait dans les autres régions, mais il ne s'utilisait pas encore dans les communications officielles et administratives. Dans les pays serbes qui ont été inclus dans l'Empire ottoman, les élites lettrées écrivaient en serboslave, mais les Serbes en Vojvodine — où la structure sociale était fort différente à cause de l'apparition d'une nouvelle bourgeoisie — ont rejeté cet idiome élitaire et ont créé, sur le modèle du russe littéraire contemporain, une langue écrite qui, elle aussi, était éloignée de la langue parlée, mais lui ressemblait davantage et avait une force expressive supérieure à celle du serboslave. Cette langue, le *slavoserbe*, qui connut un usage intense pendant plus d'un siècle, aurait pu atteindre une véritable forme standard, si Vuk Stefanović Karadžić n'était intervenu en promoteur d'une réforme langagière radicale (accompagnée d'une réforme orthographique simplificatrice), dont le résultat fut, en 1868, l'introduction de la langue populaire dans la communication publique en Serbie.

La langue proposée par Karadžić étant fondée sur le dialecte štokavien, qui était déjà amplement diffusé (sous une forme distincte de celle offerte par le réformateur serbe) dans la communication littéraire et interrégionale en Croatie. Dans un cadre idéologique qui convienne, les Croates ont adapté leurs processus de standardisation langagière aux principes qui pourraient être communs aux Croates et aux Serbes. La langue croate entra dans l'usage officiel en 1848, et à la fin du siècle elle fut standardisée de telle manière qu'après la Première Guerre mondiale, en Yougoslavie alors constituée, on pouvait considérer qu'il y avait une langue standard, le

serbo-croate, avec deux variantes, dont l'une, la croate, préférait l'usage de l'alphabet latin et l'autre, la serbe, celui de l'écriture cyrillique¹¹.

2. LES ESPACES EN INTERACTION

2.1. LA FORMULATION DE LA QUESTION

Si on veut considérer les relations et les interactions entre les domaines symboliques et communicatifs dans la communauté linguistique serbo-croate et les effets de leurs actions sur elle, il faut d'abord constater que c'est une communauté qui comprend actuellement quatre nations, trois religions, deux écritures et (encore) une langue, mais que la situation politique ou linguistique n'y est pas particulièrement compliquée, ni dans une perspective européenne, ni sous un aspect mondial. Ce qui pourrait susciter un intérêt spécial pour le cas serbo-croate, c'est le fait, je crois, que cette communauté, divisée pendant des siècles par des frontières de civilisations et de cultures, par des limites politiques, économiques et même linguistiques, a gardé, depuis son arrivée dans les Balkans, sa cohésion linguistique, en la compromettant, semble-t-il, de temps en temps et en la renouvelant chaque fois. Tous les paramètres déterminant cette communauté ont été soumis aux transformations : le nombre d'ethnies ainsi que celui des religions ou des écritures; de même, le nombre de langues que les membres de la communauté reconnaissaient comme leurs idiomes natifs. Malgré cela, les frontières externes de la communauté sont restées presque immuables tout le temps.

Cette situation est devenue encore plus complexe au moment de l'apparition des nations modernes, parce que les nations — comme nous avons essayé de le démontrer — empruntent les langues, en tant que symboles et en tant que moyens de communication, aux communautés linguistiques : dans le cas serbo-croate c'étaient d'abord deux, ensuite trois, et en-

¹¹ Je ne cite ici que quelques travaux sur l'histoire du serbo-croate, qui tous comprennent de riches bibliographies et qui peuvent compenser de nombreux détails manquants dans cet aperçu nécessairement simplificateur : Katičić (1992, 75 *sqq.*), Ivić (1986, 107 *sqq.*), Vince (1990), Moguš (1993), Brozović (1970, 85 *sqq.*) et, pour les périodes les plus anciennes, Katičić (1994).

fin quatre nations qui ne pouvaient qu'emprunter une même langue à une communauté linguistique, en la «divisant» ainsi parmi eux.

La question qui se pose, donc, avec une certaine vigueur est : *Quels étaient les rôles des espaces communicatif et symbolique dans le maintien (et dans la dissolution) de la cohérence de la communauté linguistique serbo-croate, en particulier après l'apparition des nations modernes?*

Si nous prenons pour point de départ le 18ème siècle, c'est-à-dire le siècle où le sentiment national au sens moderne commence à se présenter dans les régions balkaniques, nous pourrions, suivant la plupart des déterminants politiques, mais aussi les facteurs linguistiques, différencier au moins six phases d'interactions décisives entre espaces symbolique et communicatif de la communauté linguistique serbo-croate :

- (1) Le 18ème siècle, où les frontières politiques et celles des civilisations ont été nettement tracées, et où les espaces symbolique et communicatif, jusque-là très particularisés, indiquent — chacun à sa manière propre — des tendances unificatrices;
- (2) la première moitié du 19ème siècle, caractérisée par la naissance des mouvements nationaux et par les combats pour les autonomies nationales, la langue en devenant un des symboles importants;
- (3) la période de la seconde moitié du 19ème siècle jusqu'à 1918, où la tendance à comprendre la langue comme symbole national est devenue parfaitement nette, mais où l'espace symbolique dépassa les déterminations nationales;
- (4) la période entre 1918 et 1941, quand la communauté linguistique se trouvant pour la première fois toute entière dans une unité politique, fut soumise à une pression unificatrice dans les deux espaces;
- (5) la période entre 1945 et 1990 (celle pendant la Seconde Guerre mondiale étant une période chaotique) : la politique langagière y reconnaissait les différenciations traditionnelles linguistiques et ethniques d'un côté, et avait une tendance à l'unité symbolique et communicative de l'autre;
- (6) la phase contemporaine, qui vise en apparence à renouveler le modèle du 19ème siècle, mais seulement dans le cadre des frontières nationales, et qui ne comprend le langage que dans sa dimension symbolique, en négligeant pour la plupart sa fonction communicative.

On n'envisagera ici en détail que trois phases qui semblent être les plus paradigmatiques pour les relations entre les espaces communicatif et symbolique : la première, la troisième et la sixième.

2.2. LES TENDANCES UNIFICATRICES AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Si on observe la communauté linguistique serbo-croate au 18ème siècle dans sa totalité, on peut remarquer qu'il y avait plusieurs niveaux langagiers qui y exerçaient leurs actions symboliques et communicatives et qui n'appartenaient pas tous aux idiomes maternels et, partant, déterminants des frontières de la communauté.

Dans une hiérarchie constituée par rapport à la force symbolique des langues en usage sur ce territoire politiquement très particularisé, il faut, sans aucun doute, mentionner d'abord les trois langues prédominantes des Églises : le latin, le serboslave (qui n'était, en liturgie, qu'une variation locale du vieux-slave) et l'arabe classique. Comme les Croates étaient en grande majorité catholiques, les Serbes (et les Monténégrins) orthodoxes, et les Musulmans en Bosnie appartenaient, bien entendu, à l'islam, ces trois langues liturgiques ont eu un fort pouvoir symbolique différentiel. Or, bien que les frontières symboliques tracées par ces langues aient été conformes aux frontières ethniques, leur fonction primaire en tant que symboles n'était pas de distinguer des ethnies, mais d'inclure chacune des communautés religieuses dans un des trois grands univers de culture et de civilisation¹².

Quant à leur aspect communicatif, il faut supposer qu'il n'était accessible qu'à une couche sociale restreinte, qui ne comprenait même pas tous les clercs. De l'autre côté, ceux qui possédaient le latin ou l'arabe (et moins le serboslave) comme moyen de communication étaient participants virtuels d'un échange de messages global, qui dépassait largement les limites de leurs idiomes maternels.

¹²Nous pouvons imaginer que cette inclusion n'était pas toujours sentie par tous les membres des communautés et, même, que parfois, là où les communautés religieuses étaient en contact, ces langues fonctionnaient comme signes démarcatifs des ethnies, mais nous prétendons à une analyse globale dans laquelle les trois langues des liturgies sont comprises dans leur dimension supranationale.

Presque les mêmes assertions pourraient être soutenues à propos des langues des administrations étatiques : c'étaient de nouveau le latin (qui était langue officielle en Croatie jusqu'en 1848, et qui se distinguait du latin de liturgie), l'allemand, l'italien, le hongrois, le turc; les idiomes croate ou serbe n'étaient utilisés que parfois, au niveau des administrations locales. Cependant, l'aspect symbolique de ces langues, qui (à l'exclusion du latin) étaient aussi symboles des nations déjà formées, et que les locuteurs du serbo-croate sentaient comme des intrus dans l'espace symbolique de leur communauté linguistique¹³, se constituait fort différemment de celui des langues liturgiques : il avait des connotations pour la plupart négatives, et la participation active dans les espaces symboliques de ces langues était souvent accompagnée d'un abandon de l'idiome maternel. D'autre part, cette participation avait une dimension communicative qui n'était pas limitée au domaine administratif, mais qui impliquait aussi la possibilité d'entrer dans des domaines scientifique ou littéraire plus vastes: ainsi, elle s'avérait indispensable pour ceux qui voulaient (ou devaient) être membres des communautés communicatives supranationales.

Au troisième niveau se manifestaient les langues de littérature et d'éducation qui se fondaient sur des idiomes serbo-croates autochtones¹⁴. Chez les Croates, au commencement du 18ème siècle, la littérature čakavienne avait déjà perdu son élan et n'avait plus le prestige qui l'avait affirmée, aux siècles précédents, comme une littérature de rang européen. Sous l'influence de la Contre-Réforme une littérature populaire štokavienne s'est répandue, comme nous l'avons dit, dans un vaste domaine qui comprenait la Dalmatie, la Bosnie-Herzégovine et la Slavonie, mais dont les œuvres ont été lues presque partout (en Serbie aussi) : la littérature kajkavienne de la même époque avait un caractère plus élitare et se restreignait à ses propres régions dialectales. À la fin du siècle, la prédominance du štokavien a été soutenue par l'effort réformateur du règne éclairé de Joseph II de Habsbourg qui visait à introduire les idiomes locaux dans l'éducation élémentaire dans son Empire. Chez les Serbes, c'était le siècle de la coexis-

¹³C'est justement pour se défendre de la symbolique langagière germanique ou hongroise que l'administration croate dans l'Empire des Habsbourg avait retenu si longtemps l'usage du latin supranational.

¹⁴Leur participation aux processus éducationnels n'était que très restreinte, surtout si on examine la première moitié du siècle.

tence du serboslave et du slavoserbe en littérature, avec une suprématie évidente et croissante du slavoserbe.

Le štokavien et le kajkavien littéraires et le slavoserbe avaient une force symbolique indiscutable : elle n'était pas reconnue seulement par ceux qui pouvaient utiliser ces idiomes activement, en tant qu'émetteurs de messages, mais aussi par le public de leurs œuvres littéraires, qui augmenta durant le siècle. L'espace symbolique du štokavien était le plus vaste, parce que sa communauté linguistique était, réellement et virtuellement, la plus grande et — à plus forte raison — parce que sa faculté intégrative était la plus active : les grammaires et les dictionnaires du 18^{ème} siècle témoignent d'une inclusion fréquente des éléments kajkaviens ou čakaviens (surtout lexicaux mais parfois aussi morphologiques ou syntaxiques) dans le corps langagier štokavien¹⁵. Au surplus, tandis que les espaces communicatifs du kajkavien et du slavoserbe avaient la même (ou presque) étendue que leurs espaces symboliques, le domaine communicatif du štokavien était encore plus large que son espace symbolique, et on peut dire qu'à la fin du siècle les hommes lettrés dans toute la communauté linguistique serbo-croate comprenaient cet idiome, même s'ils n'acceptaient pas tous sa dimension symbolique.

Deux niveaux suivants ont été constitués par les idiomes de communication régionale d'une part et par ceux de communication locale et quotidienne d'autre part : n'ayant pas une forme littéraire, ces idiomes, limités (mais très importants et très fréquemment utilisés) dans leur pouvoir communicatif, étaient — on peut le supposer — au cours du siècle des lieux privilégiés d'identification symbolique et les véritables «idiomes maternels» pour la plupart des locuteurs. Ils étaient soumis aux influences unificatrices symbolique et communicative des langues littéraires issues des idiomes autochtones.

Sur le plan communicatif ces forces unificatrices ne pouvaient évidemment pas dépasser les frontières de la communauté linguistique; et même, elles étaient, parfois de façon significative, entravées par diverses frontières internes : c'est le štokavien qui a avancé le plus en écartant les barrières communicatives. D'autre part, sa force symbolique agissait (certainement d'une manière inégale) sur les Croates comme sur les Bosniaques et sur les Serbes : le caractère supranational (et coordonné avec

¹⁵ Cf. Vince (1990, 38 *sqq.*).

l'idéologie d'une réunion politique des Slaves méridionaux) de son symbolisme pourrait être signalé par le nom que les philologues croates donnaient à la langue littéraire : *l'illyrien* ou le *slovin* (c'est-à-dire : slave), donc sans désignation nationale. Comme le kajkavien avait une étendue sous-nationale nette, ce n'est que le slavoserbe qui aurait pu prétendre le plus à devenir langue symbolique nationale, si sa norme avait été plus constante, s'il n'avait pas eu en Serbie un concurrent puissant dans le serboslave, s'il avait été plus intelligible au peuple et, enfin, s'il n'avait pas visé à établir un lien symbolique avec un État bien éloigné, l'Empire russe.

Bien que le 18^{ème} siècle fût marqué par des processus qui tendaient à unifier, au niveau symbolique comme au niveau communicatif, la communauté linguistique serbo-croate, jusqu'alors très fractionnée (ou, au moins, à unifier quelques-unes de ses parties), ces processus n'avaient des connotations nationales que faiblement manifestées. A cette époque d'ailleurs, dans les Balkans, la notion de *nation moderne* n'était qu'en train de s'amorcer, et la langue était encore «en possession» de la communauté linguistique. Quand les noyaux des nations futures se présentèrent avec la bourgeoisie naissante (en Croatie continentale ou en Vojvodine dans la deuxième moitié du siècle, par exemple), ils prétendaient déjà «dérober» la langue à la communauté linguistique.

2.3. LA LANGUE AU-DESSUS DE LA NATION

Si le 18^{ème} siècle dans les Balkans a su reconnaître les retentissements des Lumières européennes en acceptant (mais en n'appliquant pas toujours, à cause des circonstances objectives) les idées de l'éducation universelle et d'une langue littéraire proche des idiomes de communication quotidienne, la première moitié du 19^{ème} siècle a été marquée par la présence du mouvement romantique et d'un nouveau élan national qui accompagna la constitution des nations modernes, d'abord de la serbe et de la croate, ensuite de la monténégrine et de la bosniaque.

La situation politique étant complètement changée dans la seconde moitié du siècle¹⁶, la situation linguistique et sa perception de la part de

¹⁶La Croatie toute entière était sous administration de l'Autriche-Hongrie, y faisant (à l'exclusion de l'Istrie) une entité relativement autonome de la par-

la communauté linguistique se transformaient, elles aussi, dans un cadre idéologique nouveau. Malgré le fait qu'à cette époque plusieurs langues et idiomes, à plusieurs niveaux, participaient encore à la constitution des espaces symbolique et communicatif de la communauté linguistique serbo-croate, leurs interactions et leurs fonctions, en comparaison avec leur disposition au 18^{ème} siècle, ont subi des changements visibles.

D'abord, les langues de liturgie, tout en restant les mêmes, ont perdu presque complètement leur fonction communicative, et ne gardaient que leur aspect symbolique, qui — à cause de son caractère abstrait et global — dans un temps du particularisme national, agissait avec une force affaiblie.

En ce qui concerne les langues d'administration et d'éducation, elles ont été pour la plupart, après 1850, basées sur des idiomes autochtones : en Serbie c'était au commencement de cette période une variation du slavo-serbe, avec une orthographe compliquée et avec une syntaxe et un lexique bien différents des parlers populaires, mais en 1868 la réforme de Vuk Karadžić (dont on parlera tout de suite) était acceptée officiellement, et le résultat fut l'usage, dans l'administration et dans l'éducation, d'un idiome très proche des vernaculaires. En Croatie et en Bosnie la situation était plus complexe, parce que ce n'étaient que l'administration et l'instruction internes (c'est-à-dire limitées par des frontières administratives croates et bosniaques) qui employaient l'idiome autochtone, tandis qu'on usait de l'allemand ou du hongrois pour communiquer avec Vienne ou Budapest : mais ces langues, l'allemand et le hongrois, étaient en cette période nettement senties comme des «langues étrangères» et non comme des idiomes qui appartiendraient à la matrice communicative de la communauté linguistique.

La nouvelle position des idiomes serbo-croates dans l'administration et dans l'instruction a exercé, par conséquent, une influence sur la constitution des espaces symbolique et communicatif. Comme ces idiomes se formaient nécessairement en reprenant les modèles des idiomes littéraires, ils ont assumé aussi leur force symbolique. De l'autre côté, ayant

tie hongroise de l'Empire. La Vojvodine et la Bosnie-Herzégovine étaient depuis 1878 occupées par la Monarchie, et la Serbie et le Monténégro, après une période d'autonomie *de facto*, furent reconnus *de jure* comme États indépendants en 1878 également.

des usages centralisés et unifiés, ils ont fortement consolidé les espaces communicatifs.

L'apparition des idiomes autochtones dans l'administration, dans l'instruction et dans la presse périodique détermina également une position nouvelle de la langue littéraire. En Croatie la seconde moitié du 19^{ème} siècle fut marquée par la prédominance définitive du štokavien : le mouvement romantique national croate, le «Mouvement illyrien», choisit le štokavien comme base de la future langue standard, et, pendant la période envisagée, différentes écoles philologiques discutaient sur la manière dont le štokavien serait standardisé le mieux¹⁷. Les réformes de Karadžić proposaient aux Serbes de renoncer encore une fois à la langue littéraire artificielle, le slavoserbe, et d'adopter à sa place la langue populaire, štokavienne également : cette proposition, après un long combat¹⁸, fut acceptée dans les années 1840 d'abord par une nouvelle génération d'hommes de lettres et plus tard, comme nous l'avons vu, par le gouvernement.

Mais l'événement le plus intéressant affecta la dimension symbolique : puisqu'ils étaient participants du mouvement romantique, les «illyriens», ainsi que Vuk et ses adhérents, comprenaient la langue comme le symbole le plus visible de la nation, et la lutte langagière était pour eux un élément extrêmement important de la lutte nationale et de la constitution d'une communauté nationale cohérente. Mais en même temps, ils étaient conscients du fait que la force symbolique virtuelle de leur langue dépassait les frontières des nations et englobait toute la communauté linguistique serbo-croate, ce qui correspondrait aux visions politiques de l'union des Slaves méridionaux¹⁹. Ainsi, les «illyriens», bien avant la victoire des idées de Karadžić en Serbie, en 1850 déjà, avaient fait avec lui un arrangement qui prévoyait que la direction de la standardisation de la langue devrait être la même chez les Croates que chez les Serbes, en acceptant certaines propositions linguistiques de Vuk Karadžić²⁰.

¹⁷Cf. Vince (1990, 271 *sqq.*) et Moguš (1993, 157 *sqq.*).

¹⁸Cf. Stevanović (1964, 32 *sqq.*) et Ivić (1986, 173 *sqq.*).

¹⁹Ces visions parfois incluaient la reconnaissance des différences nationales et parfois la négligeaient (chez Vuk Karadžić, par exemple).

²⁰L'effet réel de cet *Arrangement de Vienne* n'était au premier moment que symbolique : telle était, d'ailleurs, sa véritable nature.

Le résultat de ces actions fut que l'espace symbolique serbo-croate se constitua à deux niveaux différents. L'un était global et faisait partie d'un projet supranational et unificateur, qui s'achèvera linguistiquement vers la fin du siècle par la publication de la grammaire, du dictionnaire et de l'orthographe normatifs et qui verra, en quelque sorte, sa réalisation politique en 1918, lorsque l'État yougoslave fut constitué. Au deuxième niveau, qui était plus proche de la réalité communicative, les interactions entre les langues administratives et les langues littéraires ont formé quatre sous-espaces symboliques autour des centres administratifs : Zagreb, Belgrade, Sarajevo et Podgorica; l'influence de deux premiers était beaucoup plus forte et plus orientée vers la symbolique nationale que celle des deux autres. Ainsi, le serbo-croate standard avait au commencement deux variantes bien distinctes, et ce n'est qu'en Yougoslavie nouvelle que leur nombre s'accrut jusqu'à quatre. Cette dualité symbolique favorisait les processus de convergence ainsi que ceux de divergence, et c'étaient les politiques langagières, en tant que parties de politiques générales et expressions d'idéologie prédominante, qui pouvaient en choisir la direction désirée.

Enfin, les idiomes suprarégionaux et locaux, n'ayant plus la forme littéraire que sporadiquement, ont été, dans la période envisagée, réduits dans leurs dimensions symbolique et communicative aux limites habituelles aux pays européens de ce temps-là.

2.4. LES «VIEILLES» NATIONS ET LES LANGUES «NOUVELLES»

La communauté linguistique serbo-croate vit la chute de la Yougoslavie au moment où son espace communicatif était unique mais non unitaire : la langue standard, formant tout d'abord cet espace, avait quatre variantes — croate, serbe, bosniaque et monténégrine. Ainsi, son espace symbolique, tirant son origine, comme nous avons essayé de le démontrer, de la période du commencement du siècle, connaissait une articulation double : il était bien sous une influence intégrative, mais en même temps il s'avérait divisé en quatre sous-espaces. Bien que ces sous-espaces eussent des connotations nationales (particulièrement les sous-espaces croate et serbe), en pratique communicative ils fonctionnaient pour la plupart comme s'ils étaient déterminés territorialement. Cela veut dire que les Serbes en Croatie, ou les Croates en Serbie, ou les Croates et les Serbes en Bosnie-Herzégovine,

employaient en communication publique beaucoup plus fréquemment les variantes standardisées du territoire qu'ils habitaient que les variantes de leurs nations originaires.

La dissolution de l'ex-Yougoslavie est accompagnée d'une croissance évidente du sentiment national et d'une forte tendance à la différenciation symbolique des nations participant à la communauté linguistique serbo-croate. Puisque ces nations (ou — pour mieux dire — leurs leaders politiques) comprennent la langue comme symbole préféré de la nationalité, et puisque le serbo-croate seul était resté, dans la sphère linguistique, en tant que symbole et en tant que moyen de communication, toutes les autres langues étant devenues des langues étrangères, cette différenciation symbolique ne saurait se manifester que dans la position, l'usage et le fonctionnement du serbo-croate même, en intensifiant les processus centrifuges et en entravant les processus centripètes. Bref, les nouvelles politiques langagières agissent tout d'abord dans le domaine symbolique et sont caractérisées par des forces désintégrant.

Les politiques nationales (et les politiques langagières qui en font partie) prétendent renouveler la situation d'«avant la Yougoslavie», c'est-à-dire de la fin du 19^{ème} siècle, et la continuer après la «rupture yougoslave», qu'elles considèrent plus ou moins non naturelle. Ce regain idéologique des anciennes nations, qui prend la langue comme moyen de différenciation, néglige le fait que le 19^{ème} siècle connaissait aussi un niveau symbolique linguistique unificateur, qui était peut-être — en tant qu'orientation idéologique — plus important que celui qui impliquait la désintégration.

Lorsqu'elles insistent sur la symbolique différentielle, les politiques nationales se heurtent dans le domaine linguistique à un problème très sérieux : c'est le problème «des autres», c'est-à-dire des participants à la communauté linguistique serbo-croate qui vivent sur le territoire d'un État national et appartiennent à une nation autre que la nation constitutive de cet État. Étant exclus intentionnellement par la politique majoritaire (et en ce cas plus nationaliste que nationale) de l'espace symbolique²¹, ces locu-

²¹ Les mécanismes de cet exclusion symbolique, trop complexes pour être mentionnés ici, sont partiellement décrits dans Škiljan (1991). Sur leur effet virtuel (la transformation de la majorité des locuteurs en *étrangers dans leur propre langue*), voir Škiljan, à paraître.

teurs sont effectivement exclus de la langue aussi et acheminés vers la langue de leur propre nation.

En conséquence, ces politiques langagières veulent que se constituent quatre langues nationales différentes, et que tous les Croates, où qu'ils habitent, parlent un croate bien différencié, tous les Serbes un tel serbe, tous les Monténégrins un tel monténégrin et tous les Bosniaques un tel bosniaque.

Malgré tout, même en négligeant le problème des individus qui n'expriment aucune appartenance nationale, la réalité linguistique n'est point aussi simple. D'abord, les locuteurs (par exemple les Serbes en Croatie) qui parlent la même langue que la nation majeure et qui participent à son domaine communicatif, par exclusion du domaine symbolique (en acceptant même cette exclusion comme une conséquence «normale» de la politique nationale, et en remplaçant la symbolique perdue par la symbolique de sa propre nation) deviennent une minorité linguistique dont les droits langagiers sont très difficiles à définir. Ensuite, il semble que cette nouvelle symbolique différentielle n'opère pas vraiment en accord avec les frontières nationales tracées, mais qu'elle suit avant tout les démarcations idéologiques. En Bosnie, par exemple, au bosniaque adhèrent en principe tous ceux — les Croates et les Serbes ainsi que les Musulmans — qui préfèrent conserver un État unitaire, tandis que les autres nomment leur langue le croate ou le serbe. Au Monténégro, les Monténégrins qui sont convaincus de n'être qu'une partie de l'ethnie serbe parlent serbe et les autres parlent monténégrin, la langue étant toujours la même. Chez les Croates et chez les Serbes il y a aussi des locuteurs qui, à cause du refus des idéologies nationales dominantes²², ou préférant les critères communicatifs aux critères symboliques, estiment que la langue n'est pas encore divisée.

Enfin, malgré les interactions incessantes entre domaines symbolique et communicatif, la projection des frontières symboliques, quand elles sont imposées, sur le plan communicatif ne s'effectue pas aisément : on peut imaginer que le but final des politiques langagières qui sont maintenant en action sur le territoire de la communauté linguistique

²²Chez les Serbes parfois même à cause de l'acceptation d'une idéologie unitariste agressive.

serbo-croate²³ est un établissement des barrières communicatives, mais il ne semble pas que ce but puisse être réalisé en peu de temps²⁴.

3. SIGNES ET SYMBOLES

3.1. POLITIQUE DES SYMBOLES

Le point de départ presque unanimement accepté de la linguistique structurale moderne est que la langue est un système de signes dont la fonction primaire, sinon la plus importante, est la communication interpersonnelle. Lorsqu'on examine sa fonction symbolique, dans le sens que nous attribuons à ce terme-ci, on ne pense pas d'habitude aux entités particulières du système langagier, c'est-à-dire aux signes individuels, mais à la totalité d'une langue. Autrement dit, un idiome se présente tout entier en symbole à sa communauté linguistique, et, au cours de leur réalisation en parole, les signes particuliers n'acquièrent leur force symbolique que de l'ensemble du système, perçu par la communauté comme symbole unique.

Au moment où les nations modernes apparaissent, les politiques langagières insistent souvent sur la dimension symbolique de la langue plutôt que sur sa dimension communicative, particulièrement si la politique générale dérive d'une idéologie nationale ou nationaliste, parce que la langue s'y manifeste comme le symbole national préféré.

Le cas serbo-croate, envisagé ici de façon schématique depuis le commencement du 18^{ème} siècle, pourrait, je crois, bien démontrer comment l'aspect symbolique d'une langue, soutenu par l'idéologie dominante, influence la constitution de l'espace communicatif. Au début, on a essayé de conquérir cet espace et de surmonter ses particularismes en employant la force symbolique de la langue; ensuite, cette force était utilisée encore une fois pour obtenir l'unité de l'espace communicatif malgré les frontières politiques et nationales existantes; enfin, la même force participe à la dissolution de cet espace, cette fois en dépit de l'unité communicative obtenue.

²³Tel est au moins le but de la politique croate.

²⁴L'exemple scandinave montre d'ailleurs que l'intercompréhension peut durer plus d'un siècle après la séparation symbolique des langues.

La dernière phase mentionnée est très intéressante du point de vue linguistique, surtout parce qu'elle est marquée par une transformation des signes et des entités linguistiques particuliers en symboles de différentiation nationale : on y favorise en communication publique l'usage de certains mots, de certaines constructions syntaxiques, de certaines particularités morphologiques pour accentuer la différence de sa propre langue par rapport à la langue des autres, c'est-à-dire des autres nations. Ce procédé intentionnel des politiques langagières a pour but la constitution de nouveaux espaces communicatifs, bien délimités des espaces des autres, et d'une symbolique nouvelle, plus forte que la précédente, mais — paradoxalement — en insistant sur l'aspect symbolique des signes, il affaiblit (et parfois détruit) leur dimension communicative. Ainsi la politique des symboles elle-même ne peut communiquer quelquefois que symboliquement.

3.2. UNE COMMUNAUTÉ IMAGINAIRE ?

Bien que le serbo-croate soit une langue à définition univoque du point de vue de la linguistique comparée, historique ou typologique, il est permis de poser la question de savoir si sa communauté linguistique n'est qu'une entité imaginaire. Elle l'était sans doute pendant des siècles, et ce n'est qu'au 19^{ème} siècle qu'elle a pris conscience de son unité virtuelle; mais même au 20^{ème} siècle, qui vit son espace communicatif presque intégré, à un niveau symbolique latent — comme nous avons essayé de le démontrer — elle était encore fractionnée. Quoique cette division symbolique ne fût que partiellement déterminée par le sentiment national, les politiques nationalistes après la chute de l'ex-Yougoslavie ont su en tirer profit et ont commencé à établir des langues nationales.

Ces politiques devaient évidemment négliger le fait que les différences existant entre les variantes du serbo-croate standard ne justifient pas, si on y applique le critère typologique ou le critère génétique, la supposition qu'il y a deux, trois ou quatre langues différentes. Il fallait donc inventer un autre critère utilisable : ce critère devait être scientifiquement (c'est-à-dire linguistiquement) fondé, afin que la politique y puisse trouver une base rationnelle. Le critère se présenta de lui-même — c'est «le critère axiologique» qui se constitue comme expression des comportements et des

sentiments de locuteurs vis-à-vis de leur idiome²⁵. S'ils le perçoivent comme une langue séparée et comme symbole de leur identité nationale ou culturelle, ce fait doit être reconnu comme une réalité linguistique.

La sociolinguistique et la psycholinguistique contemporaines ont démontré l'importance de ce critère, et son existence est indubitable. Cependant, comme il se fonde sur des phénomènes pour la plupart d'une nature subjective, la politique langagière qui ne se base que sur lui court toujours le risque d'être prise au piège de sa subjectivité. Il est possible, en effet, que les locuteurs de n'importe quel idiome dialectal, sociolectal ou local (même idiolectal) se prononcent en faveur de leur propre parler comme s'il était une langue bien distincte de tous les autres idiomes : en Croatie, aux niveaux régionaux (en Istrie, par exemple, parmi les locuteurs du čakavien istrien) semblables tendances sont déjà présentes. En conséquence, on pourrait imaginer que la communauté linguistique serbo-croate se verra dissoute en beaucoup de petites communautés, dont chacune posséderait ses propres espaces symbolique et communicatif. Si l'histoire n'est pas seulement «magistra vitae» mais aussi «magistra linguisticae», cette fin prétendue de la communauté sera peut-être le commencement d'un nouveau cycle de sa reconstruction.

© Dubravko Škiljan

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDERSON, B. (1990) : *Nacija : zamišljena zajednica*, Školska knjiga : Zagreb. [= *Imagined Communities*, Verso : London, 1983]
- ATLAS (1987) : *The Times, Atlas svjetske povijesti* [Atlas de l'Histoire mondiale], Cankarjeva založba : Ljubljana.
- BROZOVIĆ, D.; IVIĆ P. (1988) : *Jezik, srpskohrvatski/hrvatskosrpski, hrvatski ili srpski* [La langue serbo-croate, croato-serbe, croate ou serbe], Jugoslavenski leksikografski zavod : Zagreb.

²⁵Cf. Katičić (1992, 37 *sqq.*).

- BROZOVIĆ, D. (1970) : *Standardni jezik* [La langue standard], Matica hrvatska : Zagreb.
- BUGARSKI, R. (ed.) (1992) : *Language Planning in Yugoslavia*, Slavica Publishers : Columbus.
- BURKE, P. (1978) : *Popular Culture in Early Modern Europe*, Temple Smith : London.
- IVIĆ, P. (1986) : *Srpski narod i njegov jezik* [Le peuple serbe et sa langue], Srpska književna zadruga : Beograd.
- KATIČIĆ, R. (1992) : *Novi jezikoslovni ogledi* [Nouveaux essais linguistiques], Školska knjiga : Zagreb.
- KATIČIĆ, R. (1994) : *Na ishodištu* [A l'origine], Matica hrvatska : Zagreb.
- MOGUŠ, M. (1993) : *Povijest hrvatskoga književnoga jezika* [Histoire du croate littéraire], Globus : Zagreb.
- STEVANOVIĆ, M. (1964) : *Savremeni srpskohrvatski jezik* [Le serbo-croate contemporain], I, Naučno delo : Beograd.
- ŠKILJAN, D. (1988) : *Jezična politika* [La politique linguistique], Naprijed : Zagreb.
- ŠKILJAN, D. (1991) : «Jezično novo ruho» [Les habits neufs du langage], *SOL* 12-13, 55-64.
- ŠKILJAN, D. (à paraître) : «Un étranger dans le langage».
- VINCE, Z. (1990) : *Putovima hrvatskoga književnog jezika* [Les voies du croate littéraire], Nakladni zavod Matice hrvatske : Zagreb.